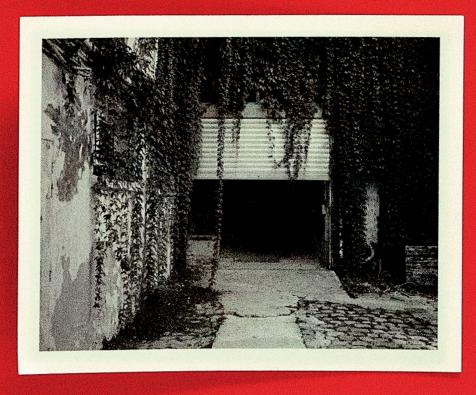


**EXPOSITION ANNIVERSAIRE** 

# partages



ANDRÉS BARON
BROGNON ROLLIN
JÉRÉMIE DANON
FRANÇOIS DUFEIL
JOËL HARDER
ATELIER COLLECTIF LE HOULOC

GABRIEL MORAES AQUINO
NEFELI PAPADIMOULI
BORYANA PETKOVA
NATALIA VILLANUEVA LINARES
MAHA YAMMINE
JOANA ZIMMERMANN

**ARTAÏS** OCTOBRE 2022 - AVRIL 2023

## 03 ÉDITO

#### **EXPOSITION ANNIVERSAIRE**

- **04** pARTages
- 05 Brognon Rollin
- 06 Jérémie Danon
- **08** Gabriel Moraes Aguino et Joana Zimmermann
- 10 Andrés Baron
- II François Dufeil
- 12 Joël Harder
- 13 Nefeli Papadimouli
- 14 Boryana Petkova
- 15 Natalia Villanueva Linares
- 16 Maha Yammine
- 17 Le Houloc

#### **EXPOSITION**

19 Pierres vivantes - Musée de Minéralogie

# **ENTRETIENS**

- 20 Anna Labouze et Keimis Henni ARTAGON
- 22 Guillaume Désanges Salon de Montrouge
- 24 Alexandra Servel Biennale jeune création
- **26** Florence Bourgeois Paris Photo
- 28 Armelle Dakouo AKAA

# ÉVÈNEMENT

30 La Biennale de Lyon

# Tarifs d'adhésion :

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

AMI 50 euros - BIENFAITEUR 120 euros - DONATEUR 200 euros - MÉCÈNE 500 euros

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différen-

cie des autres associations par son indépendance et vous

propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des

lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger.

La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exem-

plaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à : associationartais@gmail.com

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine - Contributeurs : Matthieu Corradino, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Gilles Kraemer, Alexia Pierre, Maya Sachweh - Maquette: Mariana Hamel

Imprimeur:

média graphic

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : Graphisme Théo Miller - Photo Hugo Denis - Queinec

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube







#### Prochain numéro à paraître en Novembre 2022 - Dépôt légal : 15 mai 2012- ISSN : 2681-4099

#### **ARTAÏS** fête ses 15 ans!

Depuis 2007, l'association vise au soutien des artistes et à la diffusion de la création contemporaine, en toute indépendance, auprès de publics de toutes catégories socio-professionnelles et dans une approche intergénérationnelle.

ARTAÏS est une association portée par des valeurs de partage. Du partage de moments à travers des visites de divers projets artistiques, au partage de connaissances à travers l'édition de sa revue semestrielle depuis 10 ans, au partage de ressources visant à aider les artistes (cartes blanches vidéo et rencontres virtuelles pendant les périodes de confinement, éditions de multiples ou séries de pièces uniques). Grâce à une équipe de passionnés d'art contemporain, bénévoles, elle coordonne des rencontres autour d'événements artistiques majeurs ou atypiques, sur Paris, en régions et à l'étranger.

Les artistes interrogent notre époque, révèlent l'invisible et nous invitent à la réflexion. Toute l'année nous proposons de partir à la découverte de leurs univers afin de pénétrer dans l'imaginaire de chacun. Cette relation possible avec les créateurs d'aujourd'hui, ce partage d'idées, ces dialogues foisonnants ouvrent les frontières sur des horizons illimités.

Cette énergie collaborative qui résonne dans les ateliers, ARTAÏS a souhaité la transposer dans l'exposition pARTages en invitant onze artistes et un atelier collectif à investir un bâtiment industriel du XIIIe siècle, niché à l'abri des regards dans le 5e arrondissement de Paris.

Dans ce 29e numéro de la revue, nous avons rassemblé les portraits des artistes de l'exposition afin de retranscrire leurs récits, leurs expériences partagées et montrer la diversité des approches et tous les possibles d'une génération au sortir d'une période compliquée. Les artistes nous montrent cette force intérieure qui leur permet de résister ensemble et aller de l'avant.

Que toutes les personnes qui ont participé au développement de l'association ou nous ont soutenus tout au long de ces années soient ici chaleureusement remerciées.

**Sylvie Fontaine** 

Séance de repérage de l'espace d'exposition, D.R.



**EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS** 

# **BROGNON ROLLIN**

David Brognon, né en 1978 à Messancy en Belgique, est autodidacte. Stéphanie Rollin, née en 1980 au Luxembourg, est diplômée en arts plastiques de l'Université de Strasbourg. Le duo travaille depuis 2006 entre Paris et Luxembourg.

Brognon Rollin, Attempt of Redemption (video still), 2012-2013, ©Brognon Rollin

Terrain de basket carcéral où les mouvements se répètent inlassablement. A l'écran, des détenus arpentent les lignes tracées au sol délimitant leurs déplacements. C'est en sens inverse des aiguilles d'un cadran que la ronde s'opère, remontant le temps et exacerbant l'enfermement subi.

« C'est ça notre vie! » Lorsque les participants saisissent la parole, s'approprient le projet, l'essentiel est acquis pour le duo Brognon Rollin. La vidéo silencieuse Attempt of Redemption (2012-2013) émerge d'une résidence initiée par le FRAC Lorraine à la prison d'Écrouves. Plutôt qu'une distraction plastique, c'est une construction collaborative que les deux artistes proposent aux détenus. Bien que la collectivité soit dans cet environnement imposée, la mouvance de groupe ainsi chorégraphiée permet de ressaisir un espace-temps cathartique et partagé.

L'expérience différenciée de la durée se retrouve tout au long de l'œuvre commune de David Brognon et Stéphanie Rollin, fil conducteur leur permettant de pénétrer divers contextes sociaux et de relater des points de vue variés sous un prisme d'analyse psychologique. Le duo n'hésite pas à se joindre aux élèves et temps long, nouant de véritables relations. suivre leurs cours pour partager l'anticipation de la sonnerie de fin des classes, qu'ils altèrent ensuite par l'intervention sonore Train your bird to talk (2018) dans une école du quartier de la Goutte d'Or. Les artistes se rapprochent au maximum de leurs sujets.

David et Stéphanie se présentent avec humour comme « passeurs d'empathie ». Pour autant, tous deux reconnaissent le partage d'une histoire comme une véritable responsabilité. Faire parler. Leurs projets sont avant tout fondés sur l'écoute humaine et un travail de confiance. Même dans les minutes comptées d'ici la fermeture de l'usine Caterpillar, à Charleroi en Belgique, les temps d'échanges et de confrontations de réalités entre artistes et travailleurs du site sont incontournables et valorisés. De cette collaboration émerge Résilients (2017). Mécanisme ludique nécessitant l'engagement actif complice du public. L'imposant tourniquet de métal témoigne d'un contexte ciblé, local, tout en reflétant l'universel asservissement capitaliste. Mais c'est avant tout l'esprit d'équipe et de résistance collective qui se dégage de cette co-création.

Forte de points d'entrée décalés déliant les conversations, la méthodologie à l'essence participative du duo ouvre des « moments de sociabilité » et leur permet de développer des échanges qu'ils entretiennent avec leurs partenaires sur un

Alexia Pierre

# **pARTages**

Création collaborative, ouverture d'espaces de l'intime, activation de gestuelles collectives, multiples pratiques ciblent et célèbrent la forme relationnelle, l'esthétique du partage. Dans un climat encore convalescent suite à la pandémie, quelles instances de convivialité, quels moments de sociabilité voyons-nous émerger ? Apprenons du moléculaire, résistons à l'isolement, pour à la place renforcer les liens nous (r)assemblant.

**pARTages** est une invitation à panser et repenser nos relations.

L'exposition collective habite le vaste espace d'un ancien studio photo et y convie onze artistes et un atelier collectif à réintroduire en son lieu la dynamique de la rencontre et de l'échange. Des propositions rassemblées, le relationnel infuse autant les processus de création que les œuvres finales présentées.

Une vidéo dévoile une ronde monotone en milieu carcéral où le temps est étiré. C'est à travers l'intervention du duo **Brognon Rollin** – invité en qualité de parrain.marraine de l'exposition – que le collaboratif prend vie. Les méthodologies développées dans leurs projets se caractérisent par des relations tissées avec des participants sur un temps long. Nous les retrouvons dans les démarches d'Andrés Baron, rapprochant la co-création filmique à celle d'un imaginaire collectif, et de Boryana Petkova et Iska Blagoeva, pour lesquelles une ligne de tatouage matérialise un lien entre les corps. Dans la « peinture sonore » de Jérémie Danon ou dans les torchons reprisés de Maha Yammine, ce sont les paroles et « micro-récits » des modèles et interlocuteurs.trices qui nous parviennent. Nefeli Papadimouli nous entraîne jusque dans les coulisses, où dans le reflet du miroir disparaissent les visages qui cèdent leur place aux masques.

Mouvances ainsi guidées, les visiteurs.visiteuses font aussi partie de l'équation relationnelle.

Face à l'objectif, dans un studio photographique que Gabriel Moraes Aquino et Joana Zimmermann assemblent et animent conjointement, l'espace de relation se fait plus inclusif. La scénographie ouverte décloisonne les rencontres, tandis que l'action performative de Natalia Villanueva Linares requiert explicitement la participation et fédère une gestuelle collective autour d'un patchwork de papier de soie. Joël Harder invite à se réunir pour une dégustation olfactive et gustative d'un spiritueux infusant les plantes récoltées sur un lieu emblématique de drague et de rencontre. Instruments jouant avec les éléments, les « sculptures-outils » de **François** Dufeil, animées par le percussionniste Charles Dubois, appellent à l'activation partagée, à l'audition groupée, révélant la conception sociable de son œuvre.

Le partage se dessine comme orientation de vie. Creusant plus profondément le « faire ensemble », l'atelier collectif Le Houloc présente une installation à l'image de leur écosystème de travail, en cohérence et cohésion les uns aux autres. De ces multiples relations émerge une façon d'habiter le monde, conçu comme « un système partagé, un réseau de pollinisations et de coactivités »1.

Alexia Pierre

#### **pARTages**

36 rue du Fer à Moulin, Paris 5e du 12 au 22 octobre de 14h à 19h

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nicolas Bourriaud, Inclusions: Esthétique du capitalocène (Presses Universitaires de France Humensis, Paris, 2021)

EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS

Né en 1994, diplômé de l'ENSBA Paris, lauréat du Prix ARTAÏS en 2022. Il vit et travaille à Paris.



Bruce, Image réalisée pour la série Plein air à la chambre photographique avec l'aide du photographe Jules Séverac @Jérémie Danon

multimédia de personnes « en marge » prennent forme au laquelle les personnages se racontent et se dévoilent. cours des échanges avec ses modèles qui deviennent comme les co-auteurs des œuvres.

Plein air est l'une des premières séries de portraits-vidéo réalisés par l'artiste. Il y noue un dialogue avec cinq personnes sorties du milieu carcéral (rencontrées dans le cadre d'un bénévolat au des questions sur elles-mêmes. Pour les encourager à se livrer, il naturels, celle qui se rapproche le plus de leur paysage idéal, au aujourd'hui ». cœur duquel ils aimeraient se trouver devant spectateur. Par ce biais, il nous fait découvrir des personnages n'ayant pas abdiqué A bien la regarder, toute cette galerie de portraits représente toute liberté à l'égard des impitoyables engrenages sociaux qui les broient – même si, à l'instar de Bruce, ils confessent manquer de temps pour pouvoir s'y soustraire (« trois jours d'innovation. Clément est cinéaste. Alpha, Hamilton et Karen de perme, c'est pas assez » est le refrain de sa chanson reprise animent un cercle où s'expérimentent de nouvelles figures dans le générique du film). Ces héros « sartriens » qui refusent rythmiques et chorégraphiques (comme nous le révèle une d'enfermer leurs existences dans des « essences » irrémédiables suscitent un profond questionnement chez Jérémie Danon car il Métrage Français au Champs-Élysées Film Festival). Maxime rêve les retrouve nombreux autour de lui.

Dans la série des Nouveaux classiques, exposée à Jeune Création et à la Galerie Pal Project, il met en scène des personnes de son proche entourage, dont une partie a grandi avec lui dans un d'un vaste ensemble d'objets disparates avec lesquels elle est quartier populaire du 19e arrondissement de Paris. Il s'agit de entrée en fusion affective au fil du temps. six portraits « sonores »: en toile de fond une figuration 3D de paysages et d'objets divers représentant la projection des rêves La question est de savoir pourquoi ces personnages libres et des protagonistes, eux-mêmes peints à l'huile au premier plan. inventifs sont nos « nouveaux classiques ». Ne serait-ce pas à

Son travail est basé sur la relation à l'Autre, ses portraits Ces portraits hybrides sont animés par une bande-son, dans

Ce dispositif, qui s'étale aussi bien sur l'espace de la toile que dans le temps du dialogue avec les modèles, se prête à la représentation de ces êtres chers à notre artiste, qui sont persuadés que leur moi n'est pas une entité fixe, bien campée, in piedi, mais un ego en devenir, in fieri. Leur caractère évolutif sein d'une structure de réinsertion) et les conduit à se poser est sous-entendu par l'un d'entre eux, Clément. Dans la bande sonore du tableau qui le représente, il dit : « je ne sais pas si les invite à choisir, parmi plusieurs animations en 3D de décors j'aime toujours ma toile, je pense que je la ferais différemment

> des « créatifs » : non pas ou pas encore d'illustres créateurs, mais simplement des êtres en quête de renouvellement et vidéo de Jérémie : AfroKingdom (Prix du Jury du Meilleur Court de combiner les métiers d'élevage et de recyclage de pièces détachées d'avions ou de voitures, au sein d'une profession originale qui les synthétiserait. Quant à Alice, elle expose ses nombreuses métamorphoses intérieures, en posant au milieu

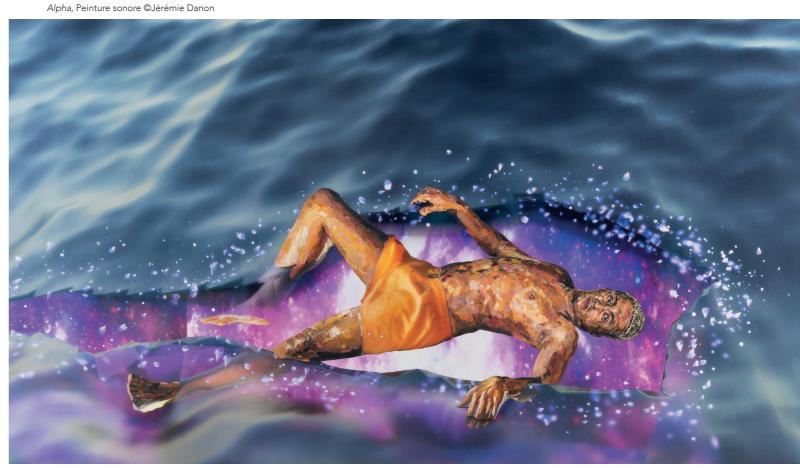
cause de leur exemplarité ? Il est clair que les anciens classiques Et, pour bien opposer les sociétés d'hier, qui réitèrent indéfiniment du portrait proposaient généralement à la jeunesse de leur époque l'imitation de toute une série de modèles, exemplaires il se propose, à plus long terme, de tourner un film racontant par leurs qualités traditionnelles. Mais si l'on suppose, avec Henri l'histoire du kibboutz dont ses grands-parents furent les membres Bergson, la présence en nous d'une force créatrice, d'un « élan fondateurs, sanctuaire de valeurs traditionnelles, aujourd'hui vital », qui nous presse à toujours produire de la nouveauté, alors remplacé par un effervescent supermarché, rassemblant des on comprendra que les personnages de Jérémie Danon, engagés dans la voie du renouvellement de soi, puissent être, eux aussi, exemplaires, vu qu'ils agissent comme nous aimerions tous le faire pour devenir novateurs.

En vérité, les modèles des « anciens » classiques étaient exemplaires dans une société prenant appui sur le passé, puisque l'imitation des modèles ancestraux assurait la perpétuation de l'ordre établi. Tandis que Jérémie portraiture les citoyens de la société de demain, que Bergson conçoit comme « ouverte », tournée vers l'avenir et accueillant en elle toutes les forces novatrices. En son sein, ses « héros » deviendront certainement nos « nouveaux classiques ». Du reste, si l'artiste décide de les présenter au grand public, en les faisant connaître bien au-delà des micro-milieux constituant leurs zones naturelles d'influence, c'est précisément pour les ériger en futurs modèles pour tous.

Dans son constant souci de dépeindre ses personnages « néo-classiques », Jérémie Danon a réalisé pour l'exposition pARTages un portrait sonore de Kiddy Smile, célèbre chanteur, DJ, producteur et performeur de la scène queer, personnage d'une débordante créativité.

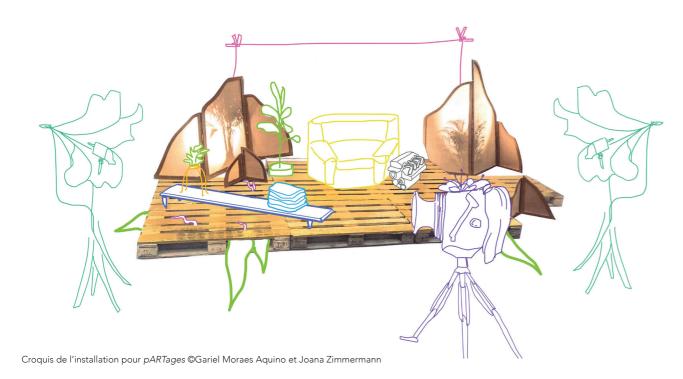
la tradition, aux sociétés actuelles, qui se renouvellent sans arrêt, clients de tous horizons.

Matthieu Corradino



**EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS** 

# Gabriel Moraes Aquino & Joana Zimmermann



Entre deux cagettes, à l'abri des palettes et paravents, caméra et photographe attendent patiemment. Une mise en scène convie les visteurs.visiteuses à pénétrer, à poser, dans un studio éphémère que Gabriel Moraes Aguino et Joana Zimmermann ont conjointement assemblé. Œuvres précédentes recyclées, matériaux humbles chinés, leurs deux univers convergent pour la première fois pour former un espace scénographié ouvert ; un « safe space » insistant sur la relationnalité de l'acte de photographier.

Face à face avec l'objectif, la vulnérabilité d'une identité lui est confiée. Les deux artistes assument le studio photo, jouent avec l'âme du lieu dans lequel leur installation à quatre mains s'insère. Participative, elle vise à provoquer des rencontres improbables entre les communautés dans lesquelles les deux complices sont respectivement engagé.e.s, des danseurs de streetdance aux habitants de bidonvilles parisiens.

Tous.tes sont invité.e.s à partager leur image et à ainsi collectivement constituer un archivage de portraits. Si les lieux conservent pour eux la mémoire de ces moments, les polaroïds accumulés - puis exposés - ont pour rôle celui de reliques, témoignant de ces entrecroisements de mondes différents.

#### **Gabriel Moraes Aquino**

Né en 1994 à Rio de Janeiro, diplômé de l'ENSBA Paris en 2020, lauréat du Prix ARTAÏS en 2021. Il vit à Paris et dans le quotidien de nos vies et nous interroge sur ce que signifie travaille à la résidence d'artistes ARTAGON Pantin.

La plasticité photographique se retrouve souvent dans la pratique de Gabriel Moraes Aquino, comme dans l'installation de tirages de palmiers européens Negative Palms (2021-2022),

où il porte un regard sur le tropicalisme et la mobilité. Les actions simples de l'artiste, échange de mots et de noix de coco dans Fortune Coconuts (2021) ou d'une Friendly haircut (2018), contrebalancent sensiblement les questions d'éloignement géographique et de déplacement culturel tout en aménageant, physiquement et conceptuellement, des espaces de convivialité.

Transparaît déjà alors son attachement à l'échelle du « local », et aux relations qui s'y développent, travaillant régulièrement in situ. Moult déplacements ponctuent le parcours de l'artiste, néanmoins installé en France depuis 2017. À sa sortie des Beaux-Arts de Paris en 2020, c'est une itinérance de résidences entre la Cité des Arts et la Fondation Fiminco qui le mène jusqu'à « se sentir Romainvillois ». La communauté qu'il y intègre donne naissance au plus récent projet d'une collaboration avec le milieu de la performance qu'il affectionne.

Battle Piece (2022) s'articule autour d'une communauté de danseurs.danseuses et d'une collaboration avec Nicolas Faubert. Orchestration de duels de hip hop et styles variés, ces face-àface décloisonnent en rythme des groupes établis, cristallisent le temps autour de corps en mouvement. Pour l'artiste, la gestuelle devient dialogue et la danse « une langue qu'on parle tous. » De ces évènements naîtra une série de films, dont le premier chapitre présente la danse comme acte de survie, dessine un paysage de la relation, où l'absence de sous-titres suffit comme coexister. La conception partagée de ce projet, comme celui avec Joana Zimmermann, syncrétise les attaches de l'artiste au travail collectif, traçable depuis le commencement de sa pratique plastique en tant que membre du collectif Gregário à Rio de



Gabriel Moraes Aquino, The sun has already set on the other side, 2021 ©phot

# Ioana Zimmermann

### Née en 1983 à Porto Alegre, diplômée de l'ENSBA Paris en 2010. Elle vit et travaille entre Paris et Aubervilliers.

Entre un engagement de longue date auprès des communautés Montreuilloises et un réseau de vie autour de son atelier à Aubervilliers, ces dynamiques translocales nourrissent la pratique plastique, autant que sociale, de Joana Zimmermann. Depuis son implantation à Paris, l'artiste s'est intégrée à son univers associatif culturel en co-fondant ABRASSO avec Victoria Zorraguin en

Ce projet collectif, où outils pédagogiques et actions artistiques vont de pair pour promouvoir un dialogue interculturel, vit le jour au détour d'un bidonville au bord de la Nationale 7 en banlieue parisienne. Un bénévolat autour d'un aménagement plus hospitalier de cet habitat s'accompagne progressivement d'une immersion dans la culture Rom, et d'une volonté pour les deux partenaires « de créer ce qu'une expulsion ne pourrait œuvres.

détruire » : un souvenir. Une première passerelle dorée, couleur de la festivité, s'y installe temporairement, cherchant à révéler un lieu plus habitable, plus accueillant. C'est le point de départ du travail bien identifiable de Zimmermann : des palettes de bois recouvertes de couvertures de survie.

L'artiste taille le bois sur mesure, conçoit ses installations in situ. Un bidonville boueux à Montreuil, l'escalier d'une galerie à Saint-Tropez. Ces podiums précaires s'adaptent à leurs territoires, deviennent architectures éphémères. Utilitaires - même dans le cadre institutionnel – ces œuvres n'existent que si l'on marche dessus. Zimmermann questionne ainsi l'emploi des matériaux de construction. Si au Brésil les abris en carton qu'elle bâtissait s'imprégnaient de la précarité des habitations dans les favelas avoisinantes, le béton et les techniques de coffrage s'introduisent désormais dans son travail. La dualité entre l'éphémère et le pérenne se révèle aussi dans la circularité des usages de ses

Alexia Pierre

Joana Zimmermann, Lieu Polysémique, chantier d'installation permanente, Montreuil, 2018 ©photo: Francois Ray



# **Andrés Baron**

Né en 1986 à Bogotá, diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 2016. Il vit et travaille



Lagoon, film en 16mm (film still), 2021. Avec le support de Le Bal et l'ADAGP,

Un chant d'oiseau semble provenir d'un gymnase, où une chevelure se fait patiemment natter par deux paires de mains appliquées. Une gestuelle intime de la camaraderie apparaît à l'écran. Quelques minutes plus tard, sur un registre musical plus vocal et métallisé, de jeunes têtes reposent à même le parquet, partageant une sieste collective. Lagoon (2021) est un défi qu'Andrés Baron relève : partir des rêves pour écrire collectivement un script sans le moindre mot. Le film, à la composition sonore aussi expérimentale que sa narration sans paroles, cherche à « s'éloigner des formes verbales ». Un collège aux abords de Paris devient scène de tournage : l'artiste y coréalise un court-métrage avec les élèves. Le projet, initié par le programme « Culture(s) de demain » de l'ADAGP et mis en œuvre par LE BAL et La Fabrique du Regard, développe une pédagogie à double sens, où l'artiste apprend autant que son équipe de production. Empruntant au happening sa brièveté et aux songes leur intensité, cette rencontre valorise l'écoute

des imaginaires inconscients, sonde le rêve comme déclencheur d'actions quotidiennes - collectives même.

L'exploration synesthésique captive l'artiste colombien. Elle se retrouve notamment dans les jeux de miroirs de Portals (2020) partant là aussi d'une collaboration avec les enfants d'un centre de loisir. Son travail de l'image commence avec le portrait photographique, qui lui offre un espace de rencontre, le lance dans la recherche du mouvement comme langage silencieux. Transition cinématographique, Baron filme désormais en 16mm. Si le médium lui permet d'articuler de nouveaux vocabulaires, une linguistique propre aux gestes, ce sont davantage les intersections que l'artiste recherche. Les pratiques se croisent et favorisent les collaborations - comme avec Dreamcrusher dont on identifie les morceaux non-conformistes dans Lagoon ou Grammars (2021).

Le registre sonore et sa propension à la « communication nonverbale »¹ occupent une place importante dans son travail. Dans le cadre d'un partenariat de la Fondation d'entreprise Hermès avec le centre d'art Le Vent des Forêts, sa récente exposition à La Grande Place, Musée du Cristal Saint-Louis, prend d'ailleurs pour titre une onomatopée : Cling Cling Boum (2022). Dans ses films, il puise dans un répertoire de sons variés, où bandes musicales et « field recordings » se succèdent, comme en écho aux rêves superposant scènes et idées. Le son transcende les frontières liminales. Il est pour Baron une métaphore de la migration, accompagnant les mobilités humaines et culturelles.

Alexia Pierre

Référence aux compositions collectives de Pauline Oliveros. Martha Mockus, Sounding Out (Routledge, New York, 2007).



# François Dufeil

Né en 1987 à Rennes, diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 2017. Il vit et travaille



François Dufeil, Vases d'expansion, 2021, Wonder/Fortin, ©Salim Santa Lucia

Retentit le bruit sourd émis par une cuve de vigneron. ces actions, génère de véritables moments de cohésion tout de Les attentions convergent, les ouïes se tendent, les corps naturellement se rassemblent aux premières notes du curieux est d'autant plus précieux quand la performance s'arrête concert que nous livrent CU2+ (2022) et Vases d'Expansion (2021) de François Dufeil. Presque holistiques, des résonances s'est cassée. L'imprévu. L'imparfait. La dysfonction. Une pointe semblables à celles d'un xylophone s'échappent de bouteilles de plongée, bonbonnes de gaz et extincteurs multicolores, occupent l'espace. Les sculptures activables se réinventent en instruments. L'artiste recherche la perméabilité entre musique et art. À travers une expérience sonore liant le public, avoisinant la méditation, l'on peut presque entrevoir une forme « d'écoute profonde » fédérant unisson et convivialité. L'exposition devient vivante, tant que tambourine le percussionniste. Comme lors de la première expérimentation avec Cloches sous Pression (2019), cette œuvre ne se réalise pleinement que lorsque Charles Dubois se saisit des baguettes.

Pour Dufeil, chacune de ses « sculptures-outils » possède un potentiel s'activant par la collaboration performative. Prétextes aux situations de rencontre, pour révéler leurs usages incongrus mais utiles, elles s'accompagnent d'invitations faites à différents praticiens. Ainsi, Eva Nielsen actionne Presse à poussières (2021) partagés. pour créer de nouvelles sérigraphies tandis que Alice Nikolaeva ou Victor Alarçon grimpent sur un siège haut perché pour un tour de Poterie Centripète (2021-22). Faire commun, à travers

même agrémentés de surprises inopinées. L'instant de partage brusquement, la surprise dans l'assemblée se répand : la poterie d'ironie dans la démarche mimétique de l'artiste, refusant toute rentabilité industrielle pour mieux jouir du déploiement de l'effort artisanal.

Cette sauvegarde de savoir-faire rares et anciens qu'il recycle dans ses inventions, il l'emprunte au cours de sa formation polyvalente aux Compagnons du Devoir. Il en retient cette façon de travailler en communauté. Il rejoint en 2015 le collectif du Wonder, privilégiant la multiplicité des échanges, la circularité des ressources. Cette dernière s'opère également dans le choix de ses matériaux à plusieurs vies. « Remâcher des rebuts industriels » et les associer aux éléments naturels, l'eau des batteries, le feu d'une fonderie, ou encore une Station Solaire à Vapeur (2020). c'est aussi apprivoiser une certaine relationnalité naturelle à travers les objets. C'est innover vers « l'homéotechnologie »2. C'est proposer une autre manière de faconner nos habitats

Alexia Pierre

**EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS** 

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Référence au concept de « Deep Listening », inventé par la compositrice Pauline Oliveros

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Concept emprunté à Peter Sloterdijk. Référencé dans Nicolas Bourriaud, Inclusions : Esthétique du capitalocène (Presses Universitaires de France Humensis, Paris, 2021)

# Joël Harder

Né en 1996 en Ardèche, où il vit et travaille. Il est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris et de l'Université de la Bunka Gakuen de Tokyo.



Joël Harder, Battue en cours, 2020-21, 100 % La Villette, ©Béryl Libault

Invitation à la dégustation autour d'une fontaine conviviale. Des plantes incrustées dans le cuir à celles infusant le spiritueux cérémonieusement versé, c'est un concentré d'une forêtrefuge de rencontres que Joël Harder introduit dans l'espace d'exposition. En séduisant nos papilles, l'artiste partage l'intimité d'un lieu de drague secret, ayant animé un important cycle de son travail. Avant d'être savourée collectivement, c'est en collaboration avec la distillerie Helvia que la boisson est concoctée, à partir de plantes récoltées au sein d'un écosystème menacé – épargné des feux pour succomber à la gentrification. « Nagori ». Les poèmes gustatifs en découlant sont imbibés du concept japonais associant désir et goût de ce qui ne dure pas – à l'instar des rencontres faites en ce lieu, éphémères. Au mur, des mauvaises herbes infiltrent les interstices de tableaux en cuir souple, ainsi figées et préservées. La matière charnelle, sensuelle, sauvegarde la mémoire des formes, l'expressivité des plantes. Jeunes pousses et racines anciennes se font métaphores de cette communauté invisibilisée et pourtant à forte capacité d'adaptation.

Cette itération prolonge le projet Battue en cours, débuté en 2020 pendant le parcours de l'artiste à l'École Nationale des Arts Décoratifs ; un campement s'était par la suite niché sous la grande halle de la Villette lors de 100% L'EXPO. Longtemps observateur

extérieur du lieu de drague dissimulé dans les feuillages d'une forêt riparienne ardéchoise, Harder s'en approche, en apprivoise les codes. Temps de collecte, de cueillette parmi les chasseurs. De cette immersion de plusieurs mois retracée dans ses installations, il nous rapporte objets, branches et paroles, jusqu'à l'odeur des ébats. Il touche le visiteur à plein nez. Avec une rigueur méthodologique de recherche, l'artiste part à l'encontre sincère de l'espace de relation et nous y introduit.

De la couture d'une poche au nom des couleurs composant une tenue de camouflage spécialement élaborée, la cohérence des finitions caractérise la direction artistique de Harder. Le stylisme et design textile, chapitres précédents mais demeurant importants dans sa pratique, permettent à l'artiste de travailler collaborativement - avec par exemple des apprentis maroquiniers en formation aux Compagnons du devoir à Pantin. Doublure d'un vêtement, motif camouflage érotique, les détails de L'équipement pour chasseur-cueilleur sont suggestifs de la proximité corporelle, mimétisent la sensation du contact, et annoncent l'intimité recherchée.

Alexia Pierre

# Nefeli Papadimouli

Née en 1988 à Athènes, diplômée de l'École d'Architecture de l'Université d'Athènes et de l'ENSBA Paris. Elle vit à Paris et travaille à la résidence d'artistes ARTAGON Pantin.

Cinq masques se reflètent dans les miroirs des coulisses de prennent vie, entament une danse empruntée aux derviches l'ancien studio photo. Instinctivement la main se tend, saisit l'objet. Superposition des visages dans la glace. L'identité d'un étranger est usurpée le temps d'un essayage. Les œuvres manipulables de Nefeli Papadimouli nous confrontent alors à ce que nous cachons derrière ces doubles, nous révèlent notre propre performativité sociale. Notre reflet, cette interface de notre contact à l'Autre, disparaît. L'artiste semble taquiner le « stade du miroir » de Jacques Lacan, où d'une perception d'un soi-fragmenté émerge la prise de conscience d'être entier. L'artiste invite dans cette nouvelle création, conçue pour pARTages, à une forme de participation individuelle, qui tranche avec les performances collectives que l'artiste chorégraphie généralement.

Dans celles-ci, Papadimouli convie à faire corps, à constituer collectivement des « paysages relationnels ». Cette structuration spatiale – à travers laquelle on décèle sa formation en architecture – peut se retrouver de manière statique. Parfois la mouvance provient du public. Elle implique une déambulation entre des éventails, tels ceux exposés dans Milieu Mouvant à vie. Pal Project (2021), peu après un confinement pandémique, où partition et partage de l'espace public hantaient. Les sculptures

tourneurs. L'artiste, tel un métronome, guide les pulsions, tout en performant chacune de ses pièces. L'exploration du mouvement impulse sa pratique. C'est d'ailleurs « un laboratoire de recherche en mouvement » qu'elle souhaite former : souder le collaboratif en une troupe de performance itinérante et approfondir ainsi le corps comme outil d'expression.

Des bras s'étirent d'une toile de canevas écru, ils semblent inviter à l'étreinte. Détail de l'œuvre Skinscapes (oracle and warrior) de 2021. Cette sculpture se revêt, se meut en costume pour exacerber, par l'absence de toucher au corps à corps, la résistance au contact avec l'autre.

Presque démonstratif d'un « antagonisme relationnel »<sup>2</sup>, l'œuvre invite à le dépasser et insiste sur l'interdépendance sociale. Poches et costumes, confectionnés à plusieurs mains, font aussi leur apparition dans la vidéo Étre forêts (2021). Ce médium qu'elle vise à approfondir, en débutant son parcours au Fresnoy, lui permet d'insérer ces performances sociales dans les lieux de

Alexia Pierre

**ARTAÏS** 

**EXPOSITION ANNIVERSAIRE** 

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Claire Bishop, Antagonism and Relational Aesthetics, OCTOBER 110 (2004): 51–79. Texte publié en réponse à Esthétique relationnelle (1998) de Nicolas Bourriaud

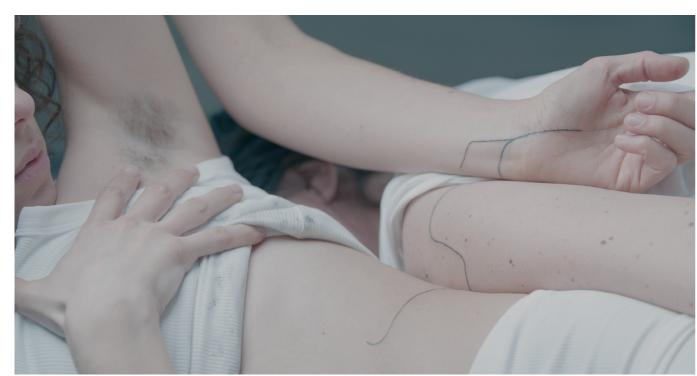




lacques Lacan, Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, Revue Française de Psychanalyse 13, no.4 (1949)

#### **BORYANA PETKOVA**

Née en 1985 à Sofia, diplômée de l'École supérieure d'art et de design à Valenciennes en 2015 et de l'Académie Nationale des Beaux-Arts de Sofia en 2011. Elle vit et travaille à Paris.



Boryana Petkova & Iskra Blagoeva, SIS (video still) ©Boryana Petkova

Coutures de corps entre eux. Six femmes sont liées par un fil signifie briser cette sculpture humaine, cesser la collaboration d'encre qu'elles portent, inscrit sur leur peau. La ligne de vie que forcée. LINK (2021) pousse la codépendance à l'extrême mais Boryana Petkova se tatoue dans les dernières heures de 2021 s'étend au-delà de sa propre paume. Le tatouage se partage. La seule condition pour le recevoir est de s'engager à le transmettre en retour.

Tel est le contrat pour faire partie de la sororité, « sisterhood », ainsi initiée avec l'artiste bulgare Iskra Blagoeva. SIS (2022), un projet, une communauté en formation, accentue une possibilité littérale de la « reliance » l' tout en se fondant sur des relations de bienveillance. Ce don d'une parcelle de son corps pour la vie repose sur un accord de confiance, sur un « dialogue au toucher » passant par l'intermédiaire de l'aiguille de stick and poke de Constança Saturnino. Parfois, ces corps se réunissent et entrent en mouvement, connectant les lignes entre elles, ils réaniment alors le dessin par la performance groupée ou le simple contact humain.

L'acte de dessiner, à travers son propre corps ou celui d'un.e autre, est souvent un point de départ pour Petkova. Il guide tout particulièrement ses performances, comme celle proposée au Salon Drawing Now (2022). Deux mains s'acharnent au fusain sur un mur blanc. Leurs mouvements circulaires sont empêtrés par un lien en verre, les menottant l'une à l'autre. Se libérer

ouvre aussi la possibilité aux deux corps de se rapprocher volontairement une fois détachés.

Là se trouve le pivot central de la démarche de l'artiste, articulant ses œuvres autour des contraintes mentales et l'enfermement des corps. Ses sculptures contraignent ces derniers, leur créant une armature « carcéralisante »<sup>2</sup> – parfois physique telle que Guardian (2019) ou Guardian II (2021) - que la performance vient par la suite déconstruire. Jamais chorégraphiées, ses œuvres proposent un « dialogue honnête », universel, pour lesquelles l'artiste invite régulièrement des personnes différentes à co-

Alexia Pierre

### **NATALIA VILLANUEVA LINARES**

Née en 1982. L'artiste franco-péruvienne, diplômée de l'ENSBA Paris en 2010, vit et travaille à Chicago.

Une mosaïque de couleurs, un patchwork de papier de soie. Dual 8 (2022) s'étend un moment dans l'espace. Pour peu de temps. Transformative dans sa conception, l'œuvre est vouée à muer au fil de son existence, au gré des activations participatives animant son perpétuel « état de devenir ». Quelques dessins l'accompagnent : des Poématiques, partitions guidant les étapes de la métamorphose de ce rideau cousu par l'artiste. Pendant une performance à la fin de l'exposition, il est découpé et transformé en palette de couleur, un ensemble de petites briques en papier. Pour l'artiste à l'esprit mathématique et généreux, chacune d'entre elles représente une unité du temps qu'elle redistribue, qu'elle partage.

S'y prêtent les mots de Marcel Mauss : « accepter quelque chose de quelqu'un, c'est accepter quelque chose de son essence spirituelle, de son âme. »¹ Le don est partout dans le travail de la plasticienne. Jusque dans son choix d'un matériau à la fragilité extrême. Le papier de soie abonde dans l'univers commercial de l'emballage cadeau à l'usage unique, associé à l'acte d'offrir.

La série Dual, dont une itération avait eu lieu à la galerie Thaddaeus Ropac à Pantin dans le cadre de Jeune Création (2020), se rapproche d'une autre forme de « gifting », d'un échange plus pérenne, non pas d'objet, mais d'une gestuelle.

Depuis des années, Natalia Villanueva Linares constitue une véritable Library of Gestures, une bibliothèque ou palette de gestes, à travers ses performances participatives et collectives, où prévalent méditation et convivialité. Découper, envelopper, plier ou froisser, les manipulations sont variées, des enveloppes en papier remplies de confettis (Write Spirit Gestures, 2012 - 2017) à la récolte de mèches de cheveux (Kill me Honey, 2018-2019) ou aux papiers mis en boule et dépliés (Soulutions, 2012 – 2021). C'est une redistribution du temps que ces actions permettent au public témoin comme aux participant.e.s, enveloppé.e.s par le son du travail manuel synchronisé. Et une façon pour l'artiste, au côté animiste, de transmettre des émotions et de partager sa grande sensitivité aux objets et aux lieux chargés d'histoires vécues.

Alexia Pierre

EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS

Conception maori du don. Marcel Mauss, L'esprit de la chose donnée, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés primitives (Les Presses universitaires de France, Paris, 1968)



Formule empruntée à Michel Maffesoli, auquel Nicolas Bourriaud réfère dans Esthétique relationnelle (Les Presses du réel, Dijon, 1998).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Formulation empruntée à Richard Dubé en référence au système de pensée disciplinaire foucaldien, dans Michel Foucault et les cachots conceptuels de l'incarcération : une évasion cognitive est-elle possible?, Champ pénal/Penal 4 (Janvier 2014)

Née en 1986 à Beyrouth, diplômée de l'École Supérieure d'Art et de Design de Valenciennes en 2016 et de la faculté des Beaux-Arts à l'Université de Beyrouth en 2014. Elle vit et travaille à Rouen.

« Mending ». Allusion au reprisage de la fibre textile autant Au-delà des objets vecteurs de souvenirs, c'est au gré des gestes qu'au tissu social de nos relations, l'homologue anglais de et des jeux que l'artiste libanaise puise dans la mémoire d'une « raccommoder » enchevêtre l'installation ... de torchons et de serviettes (2020) de Maha Yammine. Abandonnés des cuisines et rescapés des ordures, les voici suspendus entre plafond et en reconstruisant des Obus (2015) de sable, le ludique apparaît mur. Dix torchons brodés s'exhibent dans l'espace. Aux formes, comme acte collectif de défiance, si ce n'est de résistance. Dans motifs, et cicatrices variées, aux couleurs délavées, ces pièces de Fanfare (2017), où un couple reprend pour la première fois les tissus furent récupérées par l'artiste auprès de quelques foyers tambours les ayant rassemblés pendant le conflit, c'est aussi de la commune normande d'Yvetot avant d'être reprisées. Ni plus ornements qu'attributs domestiques, elles se retrouvent démunies de toute fonction et n'incarnent désormais plus que le souvenir. Souvenir de deux paires de mains qui brodent.

Après la nappe dé-brodée de Backwards (2018) ou les douze napperons de Calendrier (2019-2020), clins d'œil ironiques à la conception du trousseau de mariée, l'artiste détourne cette tradition une nouvelle fois. Le temps passé, partagé, entre mère et fille offre à ces chiffons, plutôt qu'une riche étoffe, une valeur restaurée. Points de crochet et dentelles pansent les écorchures s'immisçant parfois jusque dans l'exposition. de ces rebuts textiles recousus. Suture, soin et réparation sont ici superposés. L'installation nous rappelle que ces objets, compagnons de nos quotidiens, témoignent à travers leurs plaies des micro-histoires qu'ils ont partagées.

enfance imprégnée de la guerre civile de son pays. En reénactant une partie de bille interrompue, avec Jeu de gamins (2015), ou cette réactivation de la mémoire des corps que l'artiste filme sur le vif. Les automatismes, preuves d'une résilience partagée.

Chacun de ces ravivements instantanés de souvenirs enfouis naît d'une conversation entre l'artiste et des complices. Ce temps d'écoute, permettant aux récits intimes d'être excavés et aux œuvres de choisir leur médium, est constitutif du travail de Yammine. Les espaces de partage ainsi ouverts prennent également la forme de séances de storytelling ou de jeux de carte, et se retrouvent dans sa démarche participative, en

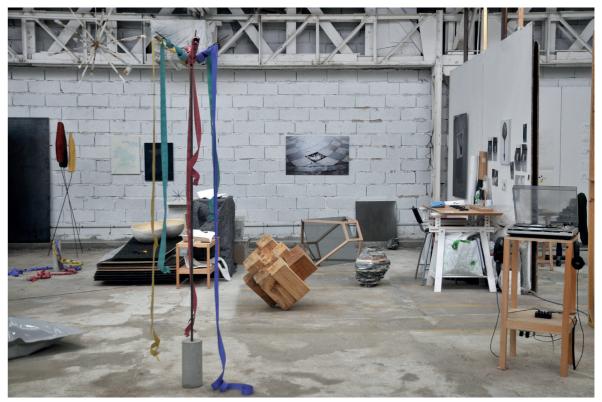
Alexia Pierre

Maha Yammine. ... de torchons et de serviettes. 2020-2022 ©Maha Yammine



# Le Houloc

Le Houloc a élu domicile à Aubervilliers en 2016. Pas vraiment un collectif, mais plus qu'un studio partagé, 22 artistes sont actuellement membres de cette association brouillant catégories et définitions.



Les Portes ouvertes de l'atelier Le Houloc, septembre 2017 ©photo : Ulysse Bordarias

Un tabouret s'octroie le rôle de piédestal. Un fauteuil celui de chevalet. Sur chacun des meubles ainsi réinventés, une œuvre repose en équilibre. Le Houloc s'est infiltré loin des murs de son refuge, ancienne menuiserie d'Aubervilliers. Les œuvres peuvent-elles aussi être nostalgiques ? Dans le doute, seize artistes membres du collectif ont décidé de chacun.e emporter un peu de leurs studios. Rarement exposé, le meuble d'atelier est d'habitude invisibilisé par la convergence des regards sur l'œuvre d'art. En les associant dans une installation, l'objet support, l'objet témoin, devient également représentatif du soutien conféré par l'écosystème créatif du Houloc. Le lieu les suit. Et avec, c'est la synergie de groupe qui les accompagne. « Le lieu fait partie de la sémantique. » C'est un modus operandi de travail artistique en collectif qui se transporte, s'exporte.

Quand quelques ami.e.s artistes décident, à la sortie de l'école, de ne pas se séparer, mais au contraire de trouver un lieu pour y aménager ensemble leurs ateliers, peu auraient imaginé qu'une véritable association serait née de ce groupement. Le Houloc est plus qu'un espace partagé. C'est aussi une façon de travailler, un état d'esprit, avec lequel riment convivialité et complicité. L'entraide, la mise en commun favorisent la transversalité des savoirs. Malgré des pratiques éloignées, déclics ou inspirations surgissent aisément autour d'une pause-café dans la cuisine bricolée. « Vivre ensemble » et « faire ensemble » se rejoignent. Mais le bricolage n'est pas seulement architectural. Le Houloc se structure autour d'une répartition rotative des responsabilités, s'officialise progressivement en une association du réseau TRAM, et tient son agenda de programmation.

Les expositions, Le Houloc ne fait pas que les accueillir. Invité.e.s à la Maison des Arts de Malakoff cette année, ses membres coécrivent l'exposition évolutive Partir du lieu, sur une période de guatre mois, et y dévoilent leurs processus de création. La nouvelle proposition, conçue pour l'exposition anniversaire d'ARTAÏS, constitue la troisième « sortie » et insiste sur leur attache à ce lieu partagé.

Les 16 membres du Houloc à retrouver dans pARTages :

César Bardoux, Ulysse Bordarias, Mélissa Boucher, Marta Budkiewicz, Célia Coëtte, Valentine Esteve, Mathilde Geldhof, Adalbert Khan, Eloïse Le Gallo & Julia Borderie, Flavie L.T., Audrey Matt Aubert, Mikaël Monchicourt, Lenny Rébéré, Mathieu Roquigny, Laure Tiberghien, Raphaël Tiberghien

Alexia Pierre

**EXPOSITION ANNIVERSAIRE ARTAÏS** 

Atelier Le Houloc, promo 2022 ©photo: Mathieu Roquigny





# **DRAWING** HOUSE

Hôtel 4\* — Bar — Piscine & SPA — Restaurant — Fitness — Shop in Shop — Art — Séminaires

21 rue Vercingétorix — 75014 Paris M° Gaîté-Joséphine Baker — Montparnasse

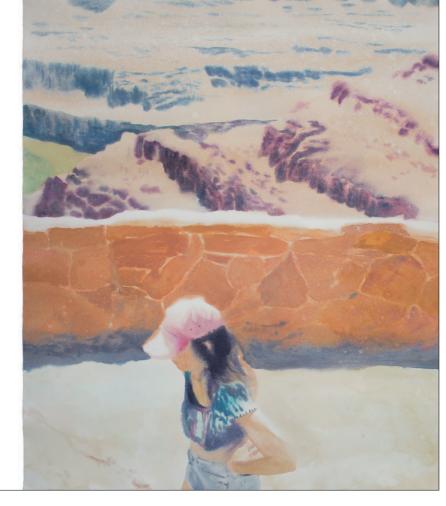
> www.drawinghouse.com info@drawinghouse.com +33 (0)1 89 89 27 27 @drawinghouseparis

# **THOMAS LESIGNE**

WAKING DREAMS solo show

#### **Exposition**

du jeudi 8 décembre 2022 au samedi 14 janvier 2023 de 12h à 19h



#### GALERIE SABINE BAYASLI

99 rue du Temple 75003 Paris contact@galeriesabinebayasli.com galeriesabinebayasli.com

# Pierres vivantes, une interprétation culturelle

A l'occasion de la Saison France-Portugal 2022, le Musée de Minéralogie de l'École des Mines accueille Pierres Vivantes, une interprétation culuturelle des pierres, le deuxième volet du projet Stone Alive, curaté par Marta Jecu, présenté en juillet dernier au Museu Geologico de Lisbonne. Au sein de la magnifique collection de minéraux du musée, l'exposition réunit un ensemble d'œuvres d'artistes portugais et français aux médiums divers et met en perspective de nouvelles interprétations des pierres, par le prisme du culturel.

Partant du postulat que la pierre n'est pas seulement regardée comme un matériau de travail artistique mais comme une entité dotée d'une conscience holistique et reliée à « une multiplicité d'êtres interconnectées dans le temps et l'espace » humains ou non humains, l'exposition interroge les formes de cet héritage dans notre présent immédiat.

D'un point de vue politique, la série des livres de pierre de Fernanda Fragateiro qui incorporent en leur milieu des livres d'Arthur Larrue sur l'histoire d'un groupe d'activistes russes, parle autant de résistance que de clandestinité. Rosell Meseguer dénonce la colonisation minérale et la « guerre des terres rares » dans une série de livres de comptes dont chaque page a été repeinte selon des nuances de classification chimiques, opérant du même coup une réparation.

L'histoire, la préhistoire, la relation mémoire collective /mémoire personnelle et le développement des civilisations sur un territoire géologique spécifique traversent les œuvres de Rita Gaspar Vieira, Sergio Carronha, Martinho Mendes ou encore Gilles Zark. Pour ce dernier, rien ne laisse supposer que le long tissu aux moirés rouges et noirs présente un échantillon du sous-sol actuel de Lisbonne, réalisé au moyen de carottes géologiques mis à sa disposition par le musée portugais. Quant aux œuvres sur papier aux motifs abstraits de Pedro Sequeira, elles sont réalisées avec de la pierre broyée de minéraux que l'artiste collectionne. Également tailleur de pierres précieuses,

l'artiste confectionne de manière artisanale des parures de bijoux, intégrées dans les vitrines du musée.

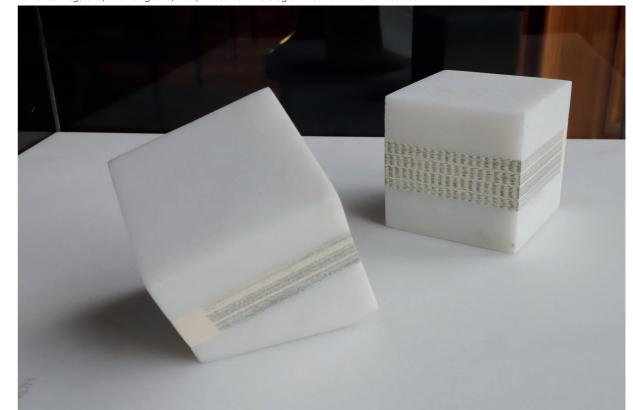
Dans d'autres œuvres, la pierre est considérée du point de vue de sa valeur spirituelle qui peut élargir la conscience humaine. En parallèle de collages de stromatolite fossile, la vidéo de Vincent Voillat exalte son attirance presque sensuelle pour les pierres. Le film de Marta Alvim imagine des possibilités de fusion entre le végétal, l'animal, le minéral, les mondes cosmiques et telluriques, d'où émergent d'étranges rapprochements. Sur une ligne de temps indéfinie, là où la vidéo de Lucas Pozzi fait voyager les pierres dans un futur numérique et interstellaire, la sculpture de Claire de Santa Coloma devient organique, et l'installation de Raphaël Denis qui montre des variations du mystérieux polyèdre de la gravure d'Albrecht Dürer Melancholia, re/pose la question de l'insondable du temps. Tout aussi méditative est la proposition de Gabriel Léger. Ses cyanotypes réalisés en partie avec des pierres d'un chemin sur lequel se serait promené Galilée lors de son procès à Rome offrent une vision céleste et poétique d'un des plus grands esprits à œuvrer pour la connaissance du monde.

Marie Gayet

#### Pierres vivantes, une interprétation culturelle des pierres

Jusqu'au 10 novembre 2022. Musée de Minéralogie Mines Paris - PSL 60 bd Saint-Michel Paris 6e





Créée en 2014, l'association ARTAGON s'est imposée en quelques années comme un des acteurs majeurs de la scène émergente. Aujourd'hui, trois lieux de résidences offrent espaces et accompagnement précieux aux jeunes créateurs. Entretien avec les fondateurs Anna Labouze et Keimis Henni



Anna Labouze et Keimis Henni © Robin Plus & Artagon

Quels sont vos parcours respectifs et qu'est-ce qui vous a motivé.es à fonder ARTAGON ?

**A.L.** J'ai étudié à HEC et poursuivi avec un Master en développement durable et innovation sociale. Keimis, après un Master en droit et histoire de l'art, a travaillé pendant trois ans à la Galerie Kamel Mennour. Nous avons créé ARTAGON pendant nos études, nous avions envie d'imaginer quelque chose pour des artistes de notre génération, des étudiants d'art et de jeunes diplômés.

**K.H.** Nous avons beaucoup discuté avec les étudiants pour connaître leurs besoins. Les deux principaux éléments qui sont ressortis de ces discussions, c'étaient le manque de contact avec « le monde extérieur » et le manque d'interaction avec des élèves d'autres écoles et d'autres disciplines. D'où est né notre premier projet d'une exposition d'étudiants d'écoles d'art, avec l'idée de faciliter les rencontres des étudiants de toute l'Europe et de les faire connaître à des professionnels : galeristes, commissaires d'exposition, critiques, directeurs d'institutions.

Depuis 2015, vous avez donc organisé ces expositions dans divers espaces parisiens, mais très vite, vous avez commencé à chercher des lieux en gestion propre pour accueillir des artistes et chercheurs en résidence. En 2021, vous vous êtes installé dans les quartiers nord de Marseille, était-ce un choix délibéré ou un (heureux) concours de circonstances ?

**K.H.** Un peu des deux. Marseille nous intéressait parce que beaucoup de jeunes artistes ont envie de s'y installer ou y vivent déjà. On s'est dit qu'il y avait sûrement un grand besoin d'espaces de travail et d'accompagnement. Puis, nous avons eu cette opportunité d'occuper une partie de l'ancienne usine Ricard dans les quartiers nord, donc plutôt à la périphérie, ce qui nous intéressait particulièrement.

**A.L.** Nous y accueillons 50 résidents, 25 artistes et 25 structures et porteurs de projets culturels pendant un an et demi, avec l'idée de réunir en un même endroit des créateurs de toutes les disciplines. Certes, il y a une dominante arts plastiques, mais il y a aussi de la danse, du cinéma, de l'architecture, des chercheurs, des critiques, des commissaires d'exposition, des médias et des éditeurs indépendants. Ce lieu est une zone ressource pour les créateurs, afin de les aider à créer un réseau et se préparer à la vie professionnelle après l'école.

Et comment cela se passe avec l'entourage, les quartiers nord de Marseille ont plutôt mauvaise réputation ?

**K.H.** Nous avons tout un programme qui s'appelle « les projets partagés » qui sont imaginés en lien étroit avec les habitants du quartier et les structures locales. On a créé des stages de photographie et de design, un ciné-club. Il y a aussi des ateliers de cuisine, d'édition de livres. Le lieu est très ouvert sur le voisinage.

Votre deuxième lieu est très différent. La Maison ARTAGON est une villa cossue du XIXe siècle dans un parc arboré de deux hectares à une trentaine de kilomètres d'Orléans. Quelle est sa spécificité?

**K.H.** Ici, les résidences sont de courte durée, allant de deux semaines à trois mois, pour cinq personnes en même temps. Ce sont des résidences de réflexion, de recherche, de conception de projets, donc non pas liées à une production. On est sur



Artagon Marseille © Artagon



Maison Artagon, Vitry-aux-Loges, Loiret ©Artagon

une autre temporalité et une autre typologie, c'est une sorte de parenthèse, une bulle de respiration. C'est aussi un moment de rencontre très précieux puisqu'on a des personnes de tous horizons, de France, de Belgique, de Suisse ou d'Allemagne, et de tous les champs de création, arts plastiques, cinéma, médias, critique d'art et commissariat d'exposition. C'est un endroit de liberté totale sans aucune attente d'un résultat.

**A.L.** La seule chose qu'on leur demande et qui nous tient à cœur c'est que ce ne soit pas un lieu « hors sol ». Il y a donc tout un programme de rencontres avec des structures culturelles, scolaires et associatives locales.

Il vous manquait encore un lieu à Paris ou en proche banlieue. C'est maintenant chose faite avec ARTAGON Pantin qui a accueilli ses premiers 50 résidents en septembre 2022. On connaît les énormes difficultés des collectifs d'artistes pour trouver des espaces pas trop précaires. Comment avez-vous réussi à dénicher cet ancien collège qui se déploie sur plus de 4500 m2 avec un hectare d'espaces extérieurs?

**A.L.** Avec Keimis, nous vivons à Pantin et sommes également co-directeurs des Magasins Généraux, nous sommes donc très liés à la Ville de Pantin. Cela fait maintenant quatre ans que nous leur parlons de notre désir d'ouvrir un lieu en région parisienne et de préférence à Pantin. Finalement, on a pu récupérer l'ancien collège Jean Lolive, qui a déménagé cet été, pour une durée de quatre ans. Cela reste précaire, mais ce n'est pas trop court.

**ENTRETIENS** 

Ce sont des projets extrêmement ambitieux avec un budget conséquent. Comment financez-vous tout cela, qui vous soutient ?

**A.L.** Pour le moment plusieurs acteurs publics des différents échelons territoriaux, de la ville au département, aux régions et au Ministère de la Culture. A cela s'ajoutent l'ADAGP et la Fondation Daniel et Nina Carasso.

**K.H.** On fonctionne surtout grâce à des subventions de projets, avec un budget et un financement annuel. A partir de 2023, nous espérons pouvoir pérenniser les aides au fonctionnement, et nous cherchons activement d'autres partenaires, publics ou privés, pour assurer la pérennité des trois lieux et de tous les programmes mis en place à ces endroits.

Propos recueillis par Maya Sachweh

ARTAGON Pantin – 34 rue Cartier-Bresson Pantin ARTAGON Marseille – 13 Bd Jean Bouin Marseille Maison ARTAGON – Vitry-aux-Loges



# Salon de Montrouge - Quoi de neuf?

Rendez-vous incontournable pour amateurs et professionnels d'art très contemporain, le Salon de Montrouge a changé de direction artistique. Guillaume Désanges a succédé à Ami Barak, avec Coline Davenne, son associée dans la structure Work Method qu'il a créée en 2006. Il nous a révélé les nouveautés de l'édition 2022.



Guillaume Désanges ©Isabelle Arthuis

Qui dit changement de direction dit changement d'orientation et de Ecoles comme Sciences-Po, je trouvais intéressant de nous méthode. Effectivement, il y en a beaucoup pour cette 66e édition, à commencer par le nombre d'artistes sélectionné.es : 37 sur environ 2000 candidatures, contre plus de 50 lors des années précédentes. Pourquoi ce choix restreint?

Chaque changement de direction au Salon de Montrouge a naturellement apporté des modifications. Je crois que c'est l'une des forces du Salon, d'avoir su battre au rythme des enjeux Est-ce qu'il y a un leitmotiv qui se dégage de la sélection, quels de l'art contemporain à chaque génération. Ce n'était pas une volonté de changement pour le changement mais plutôt, d'artistes? comme nos prédécesseurs, de pouvoir prendre en compte les questions qui agitent le monde de l'art aujourd'hui et essayer de les refléter. Cela influe sur le choix des artistes et la manière de faire. En ce qui concerne le nombre d'artistes, c'est d'abord une question d'espace. On s'est dit qu'il est mieux de limiter le nombre pour leur donner plus de place. Cela nous permet aussi de travailler plus profondément avec eux.

Vous avez complété la liste du comité de sélection par quelques invitations directes, quelle en était la motivation?

donner la possibilité d'aller chercher des gens qui n'auraient peut-être pas candidaté, issus d'autres disciplines ou générations. Nous avons invité des artistes « en dehors » des circuits balisés, ainsi que le collectif In Plano car aujourd'hui la question du collectif est très importante dans l'art, ce que reflète la dernière Documenta de Kassel.

sont les thèmes et préoccupations dominants de cette génération

Il n'y a pas de thèmes imposés dans l'appel à candidatures. Nous voulions justement aller dans la diversité. La sélection reflète tout de même des tendances, des enjeux que les artistes partagent. Parmi ceux-ci il y a beaucoup de choses qui ont à voir avec la question de la pratique artisanale et l'emploi attentionné des matériaux impliquant des savoirs faire traditionnels. Il y a aussi l'écologie, l'intérêt porté aux questionnements spirituels, chamaniques, rituels, et, d'un point de vue plus sociétal, les problématiques identitaires, qui sont très présentes, en écho

Par ailleurs, vous voulez rompre avec la tradition des prix décernés lors du Salon, pour quelles raisons?

le n'ai pas voulu rompre mais proposer autre chose. Ces dernières années, j'ai beaucoup réfléchi à la question des prix et j'ai trouvé que la mise en scène de la compétition n'est pas en accord avec ce qui est important pour moi aujourd'hui ni je crois avec les préoccupations des artistes. L'attribution d'un prix peut être vécue comme une forme de violence, même lorsqu'il permet de distinguer une œuvre.

Il y a quand-même de la compétition au stade de la sélection, vous éliminez d'emblée pratiquement 80 % des candidatures, donc vous participez au système?

Il y a une différence entre sélection et compétition, cela peut paraître subtil, mais c'est comme ça que j'ai travaillé. Il y a de la sélection, clairement, il n'y a plus de prix mais d'une certaine manière il y a plus d'opportunités proposées. Par contre, la mise en scène d'une compétition où on annonce qu'on va donner un grand prix à un artiste choisi par un jury qui décide entre le meilleur et les moins bons, c'est différent.

Donc, à la place des prix, vous proposez d'autres formes d'aides et d'accompagnements, pour tous ou pour certains artistes?

Nous avons multiplié les partenariats avec des lieux qui vont accueillir et accompagner des artistes sélectionnés par leur propre comité. C'est juste un changement de manière de faire, pas une révolution, on ne s'interdit pas d'accompagner certains différemment que d'autres. En tout cas, nous nous inscrivons dans une logique de perspectives diversifiées plus que de compétition.

Peu après avoir été chargé de la direction du Salon de Montrouge, vous avez été nommé Président du Palais de Tokyo, et depuis 2013, vous êtes également directeur artistique de le Verrière Hermès à Bruxelles. Cela fait trois casquettes, dont au moins une va être très lourde à porter. Est-ce que vous allez continuer à assumer les trois fonctions?

Évidemment, ce calendrier n'a pas été voulu de ma part, il n'y avait pas de volonté « hégémonique ». La Palais de Tokyo était une opportunité qui n'était pas prévue puisque la vacance de Présidence s'est faite prématurément. La Verrière s'arrête pour moi cette année, c'est un très bon moment, après presque dix ans de programmation, pour laisser la place à de nouvelles visions. En ce qui concerne le Salon de Montrouge, c'est un mandat limité. Je me suis engagé à assurer au moins la première édition et, si cela se passe bien, à continuer guelque temps sur les mêmes bases. Ce ne sont pas les mêmes temporalités et, pour le coup, les deux missions sont assez complémentaires. Cette année est effectivement très chargée mais j'ai eu la chance qu'au Palais Emma Lavigne avait déjà fixé une grande partie du programme jusqu'à fin 2023.

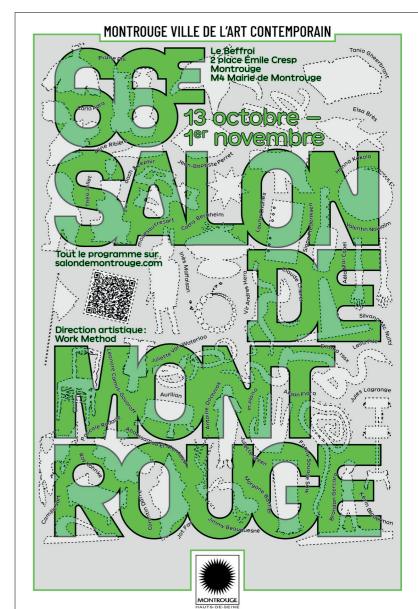
Quels sont vos projets pour le Palais de Tokyo?

l'ai plutôt pensé à un projet de structure pour l'ensemble de l'établissement. J'ai développé ce que j'appelle la permaculture institutionnelle qui prend en compte des enjeux artistiques, politiques, économiques et sociétaux dans une perspective écologique. Elle s'articule autour de quelques points forts : repenser les nécessités de faire les choses, assumer des fonctions de l'art, symboliques, poétiques, esthétiques, mais aussi thérapeutiques, sociales et politiques. Travailler les circuits courts, ne plus participer à la course aux mêmes artistes internationaux présentés « hors sol », mais avoir une attention à notre environnement culturel, dans un tissage vertueux entre l'histoire d'un territoire et la création mondiale.

#### Propos recueillis par Maya Sachweh

#### 66e Salon de Montrouge

Du 13 octobre au 1er novembre 2022 Le Beffroi, Montrouge



Un petit peu à l'image des « entrées parallèles » des Grandes avec la société d'aujourd'hui.

# Biennale de la jeune création à La Graineterie

Déjà la 14ème édition de la Biennale de la jeune création! Organisée par le centre d'art La Graineterie à Houilles, cette manifestation est un creuset dynamique des expressions artistiques émergentes.



Sinae Lee, J'ai besoin de la chance, 2022 ©courtesy Sinae Lee

La Graineterie de Houilles, inaugurée en 2009 et dirigée par Alexandra Servel depuis 2020, défend passionnément la création, organisant chaque année trois expositions, collectives ou personnelles, et présentant tous les deux ans cette pertinente Biennale.

Pour l'édition 2022, le traditionnel appel à candidatures a été remplacé par une présélection confiée à dix Écoles supérieures d'art - dont l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, l'ENSBA de Paris, l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs ou l'École supérieure d'art de Clermont-Ferrand, choisissant chacune une quinzaine de leurs diplômés 2016 - 2021. Un jury de cinq professionnelles et d'acteurs locaux, présidé par Alexandra Servel, a retenu onze candidats.

Succédant à la résidence de création « Un artiste en ville », la nouvelle résidence de 11 mois SODAVI [Schéma d'Orientation pour le Développement des Arts Visuels], développée à l'initiative de la Direction régionale des affaires culturelles et portée friend mixe sculpture, vidéo et performance, résultat d'un travail financièrement pour 2022 par la Drac Île-de-France, invitera en 2023 l'artiste lauréat de la Biennale, désigné par ce même jury, à une résidence suivie d'une exposition et de la publication d'un catalogue

Alexandra Servel relève la grande diversité de cette manifestation, tissée de fils conducteurs et d'échos dans les œuvres présentées, souvent produites spécifiquement pour la Biennale.

L'identité sexuelle émerge des propos de Jordan Roger (1996), [au nom de famille volontairement rayé], revisitant les clichés gueer, homosexuels dans sa ludique installation Burn them all, un château de princes et de princesses, rappel incisif de l'univers Disney.

Les persistances de l'héritage culturel et de ses racines surgissent de Prélude de l'Imposture d'Hanna Kokolo (1997), rencontre d'un héritage franco-congolais dans sa convocation de la religion, de la tentation du pouvoir et de la politique, et de la vidéo J'ai besoin de la chance de Sinae Lee (1989), des chuchotements au creux de l'oreille entre sa mère et sa grand-mère vivant à Séoul. L'émerveillement dans l'observation de l'univers par un regard enjoué, touchant à l'enfance ou provocatrice de situations est le propos de **Flora Jamar** (1997) avec sa Sérénade pour une tortue, rencontre amoureuse avec cet animal dont la carapace n'est autre qu'un couvercle de piscine pour enfant. Chez **Shayna** Klee (1992) l'installation I sometimes feel like your imaginary de recherche collaborative et créative avec une communauté

Dans ses conférences-performées Morgane Baffier (1997) élabore un univers humoristique, guidant son auditoire au cœur de ses raisonnements construits de syllogismes, de jeux de langage, de logiques de proximité complétés par tout un ensemble de schémas, graphiques et diagrammes.

Allant à la rencontre de l'autre, Amie Barouh (1993) déambule

avec sa caméra dans le quartier de la gare du Nord à Paris, échangeant avec les passants ou les habitants.

Les Chambres du peintre Jules Bertin questionnent ces espaces, réceptacles des vécus personnels, dont le regard n'en est que plus ambiguë, car la grande majorité de celles-ci ne possèdent aucune porte de sortie.

Inès Elichondoborde, avec Le Plateau, vidéo réalisée avec le photographe Matthieu Lor, explore une ville-champignon cambodgienne devenue immédiatement une ville-fantôme.

La pratique de Lena Hervé (1994) se situe au croisement de la photographie et du texte. Avec La fièvre tropicale, elle évoque la vie de son grand-père, malade, en Indochine, mêlant réalité

S'intéressant à l'éducation, l'installation de Wan Ting Fu (1989) revisite l'emploi du temps de sa dernière année scolaire que l'artiste cherche, à force de répétitions, à se remémorer. Elle y a inclus l'évocation de métiers à tisser vus lors de son enfance taïwanaise.

Comme nous le souligne Alexandra Servel, « la plupart des artistes sélectionnés de la Biennale n'ont jamais exposé dans un centre d'art contemporain francilien. Mémoire de cette Biennale, le catalogue, rédigé par les membres du jury (Marie Cantos et Doria Tichit, Julie Crenn, Camille Paulhan, Leïla Simon) est un élément important et primordial dans le parcours de ces trentenaires, souvent le premier texte critique écrit sur eux et leurs œuvres présentées ». Créant une « relation de compagnonnage », l'accompagnement par la Graineterie est un « véritable sur mesure », qu'il soit théorique ou dans la recherche de financement.





Jordan <del>Roger</del>, *Burn them all*, 2022. ©courtesy Jordan <del>Roger</del>

Deux programmes ont été initiés spécifiquement pour cette Biennale 2022. Les onze sélectionnés rencontreront, pour des échanges, des membres de la Drac Île-de-France, de l'AMAC et de l'association belge On the move promouvant la mobilité culturelle. Le second est une résidence au 32BIS à Tunis pour l'un des onze artistes, choisi par la direction de ce nouveau lieu de création outre-Méditerranée.

Autre temps fort de la programmation de La Graineterie, la Biennale permet de faire découvrir ces artistes au plus grand nombre, par des rencontres avec le public scolaire ovillois et le « public empêché » de l'Institut de pédagogie curative de Chatou.

Lieu de croisement de diverses expériences et pratiques dans la dynamique de sa Biennale, telle s'insère La Graineterie dans la défense et la promotion pertinente des jeunes artistes. Après son cycle Utopie et questionnement des communautés choisies ou imposées - Laure Tixier, Jan Kopp, François Dufeil, lauréat de la 13ème Biennale 2020 -, le cycle Environnement et écologie en 2023 présentera le photographe colombien Luis Carlos Tovar et Suzanne Husky.

Gilles Kraemer

#### Biennale de la Jeune création 2022

Jusqu'au 5 Novembre 2022 La Graineterie - 27, rue Gabriel-Péri, Houilles ENTRETIENS

# Paris Photo - Entretien avec Florence Bourgeois

Leader mondial des foires dédiées à la photographie, la 25ème édition de Paris Photo rassemble 183 exposants (galeries et éditeurs) venus de 31 pays, du 10 au 13 novembre au Grand Palais Éphémère. En plus d'une large programmation proposant 24 solo et 14 duo shows, des conversations et des signatures d'artistes, le secteur Curiosa se concentre cette année sur l'interdisciplinarité. Florence Bourgeois, directrice de la foire et à l'origine du programme « Elles x Paris Photo » autour de la visibilité des femmes photographes, se félicite des avancées en ce domaine et aborde avec enthousiasme et sérénité l'édition 2022 qui signe un retour quasi à la normale pour le secteur. A noter que la comédienne aux multiples facettes, Rossy de Palma, est l'invitée d'honneur de Paris Photo 2022.



Florence Bourgeois. Photo Florent Drillon

Quelles tendances se dégagent de cette édition?

En dehors de la photographie historique et de la représentation des scènes nationales (école d'Helsinki, photographie japonaise ou avant-garde d'Europe centrale), on peut dégager quelques thématiques autour du corps et de l'identité, une photographie engagée, documentaire et politique, ou traitant des mutations écologiques, ou encore de l'image transformée qui nous séduit par son unicité.

La visibilité des femmes photographes est au cœur de vos préoccupations, comment cela se traduit-il?

Lorsque nous avons créé « Elles x Paris Photo » il y a 5 ans en

partenariat avec le Ministère de la Culture, la représentativité des artistes femmes était de 20% sur la foire. Elle est aujourd'hui d'un tiers, grâce à l'engagement de tous, des galeries en premier lieu, qui ont bénéficié d'une visibilité particulière sur un parcours dédié, mais aussi d'un e commissaire qui a transmis un regard et une sensibilité particulière. Kering/Women in Motion soutient ce programme avec vigueur et en cohérence avec ses autres engagements, à Arles comme à Cannes. « Elles x Paris Photo » est largement relayé par un ensemble d'acteurs engagés sur le long terme.

Quelle est la répartition entre galeries françaises et internationales?

Nous avons cette année 134 galeries dans le secteur principal, dont 41 galeries françaises, 24 américaines, 16 allemandes, 8 anglaises, ce qui représente une couverture internationale de 70%. Sur Curiosa, 81% des galeries présentant un solo show sont internationales, et quant aux éditeurs 13 d'entre eux sont français, ce qui laisse 2/3 des stands aux éditeurs internationaux.

Holly Roussell est la commissaire invitée du secteur Curiosa : en quoi son regard vous inspire-t-il?

Holly Roussell est commissaire au Centre d'art contemporain UCCA de Beijing. Elle a beaucoup travaillé en Asie et apporte un regard différent autour de la mise en lumière de l'interdisciplinarité des pratiques artistiques basées sur l'image ainsi que les explorations photographiques dans et au-delà des genres traditionnels du médium. Sa section est basée autour de trois axes : les approches expérimentales et conceptuelles de la construction de l'image, les nouveaux (auto)portraits interrogeant l'histoire personnelle et l'intersectionnalité, et les pratiques actuelles de la photographie de paysage.

Elina Brotherus, Lighthouse (Day), 2019, @Courtesy de l'artist et Martin Asbæk





Anaïs Boudot, 08/08/2021 Tournesol, série Jour le jour, 2022 ©Courtesy Anaïs Boudot et Galerie Binome

Federica Chiocchetti préside cette année aux choix de « Elles x Paris Photo », quelle est la genèse de cette invitation?

Nous avions commencé à travailler avec Federica en 2020 avant que l'édition ne soit annulée pour cause de pandémie. Federica est écrivaine, commissaire d'expositions, éditrice et conférencière spécialisée en photographie et littérature, historique et contemporaine, elle a travaillé avec des musées internationaux, des collections privées, et ses recherches sur les femmes dans la photographie ont été présentées sous de multiples formes. C'est une personnalité internationale qui apporte son regard, complémentaire de nos précédentes commissaires et enrichissant pour la foire, tout en associant les éditeurs à son parcours pour la première fois cette année.

Peut-on parler d'un retour à la normale pour le secteur après la période perturbée par la pandémie ?

Absolument, et cela se traduit notamment par le retour des galeries américaines. La situation reste toutefois encore tendue pour l'Asie, et l'augmentation drastique des coûts de transport est un frein pour certains exposants. Paris bénéficie de surcroît d'une énergie considérable grâce à la présence des institutions muséales, fondations, et des galeries internationales qui continuent à venir s'y implanter. Ce phénomène bénéficie à l'ensemble de l'écosystème, et permet à nos visiteurs venant de l'étranger d'optimiser leur séjour grâce à des propositions complémentaires en ville, relayées via notre programme « A Paris pendant Paris Photo » qui attire toujours plus les passionnés et curieux.

#### Propos recueillis par Marie de la Fresnaye

Paris Photo du 10 au 13 novembre Grand Palais Ephémère Place Joffre, Paris 7e

Paul Mpagi Sepuya, Darkroom Mirror (\_2100693) from Orifice Aperture ©Courtesy the artist et TBW gallery



# Armelle Dakouo - L'Afrique en mouvement

La foire AKAA s'inscrit désormais dans la semaine très convoitée de l'art contemporain du 21 au 23 octobre au Carreau du Temple. Pour cette 7e édition, 38 galeries internationales, représentant 129 artistes, ont été retenues par un comité de sélection présidé par sa fondatrice Victoria Mann.



Armelle Dakouo, directrice artistique AKAA. Photo Maya Inès Touam.

Nous avons rencontré la directrice artistique Armelle Dakouo, auparavant responsable des exposants et du développement d'AKAA. Cet atout s'inscrit dans sa vision du positionnement de la foire autour de propositions curatoriales exigeantes à travers une large programmation culturelle placée cette année sous le régime du mouvement.

#### Ouelle vision défendez-vous à AKAA?

Le travail que j'entreprends depuis 7 ans vise à renforcer la visibilité d'une scène qui s'est imposée en France avec un certain retard si l'on compare avec les pays anglo-saxons. AKAA a participé à la structuration et globalisation du marché avec de réelles avancées autour d'une plus grande compréhension de cette scène débarrassée de certains clichés, avec un nombre croissant de galeries, collectionneurs et institutions impliqués. Nous défendons l'idée de vraies découvertes avec des artistes encore confidentiels, des talents de demain aux côtés de valeurs sûres. De plus, nous revendiquons une pluralité de regards autour de l'art contemporain d'Afrique avec la mise en avant des relations

qu'entretient ce continent et le reste du monde à travers les diasporas en Amérique latine, aux Etats-Unis, jusqu'au Moyen-Orient et à l'Asie pacifique. Dès lors, tout artiste qui revendique un lien ou une influence avec l'Afrique peut être présenté par sa galerie aux côtés de nombreuses autres nationalités.

Quelle est la répartition des galeries entre le continent africain et l'Europe ?

L'on revient à une répartition d'avant Covid avec 13 galeries françaises, 11 galeries européennes, 12 galeries d'Afrique et 2 du Moyen-Orient. A signaler en première participation : AKAA Project de Dubaï et Africa Frist & Lys Contemporary Art d'Israël. En plus du retour en force des galeries sud-africaines : The Melrose Gallery, Deepest Darkest, EBONY/CURATED et Kalashnikovv Gallery, nous observons l'arrivée de nouvelles galeries du Ghana avec la Soview Gallery à Accra et en Egypte avec la Karim Francis Contemporary Art Gallery du Caire. La Côte d'Ivoire est également présente avec la galerie Walls House of Art et la galerie Véronique Rieffel. En ce qui concerne le Maroc l'on ne retrouve pas encore le niveau de participation habituel. De même avec certains pays comme le Kenya ou l'Ouganda pour qui la situation reste compliquée. L'Angola est également présent avec les galeries MOVART et This Is Not a White Cube basées entre Lisbonne et Luanda. Des combinaisons qui facilitent le marché.

Pourquoi ce choix du titre des Rencontres AKAA : Quantité de Mouvement.s ?

Ce titre, emprunté à la physique quantique m'a été inspiré par le philosophe Paul Souriau, auteur de L'esthétique du mouvement. Il évoque, selon moi, un imaginaire en perpétuelle mutation et un acte au quotidien aux multiples résonances dans le champ de la

Ousmane Bâ, buraq, 2021, ©Courtesy Ousmane Bâ & Foreign Agent Gallery





Abdoulaye Konaté, Le vent(fié), 2020, Courtesy Galerie 38

création et du vivant. Il rejoint aussi la démarche d'ouverture que nous défendons à AKAA autour de l'influence de l'Afrique et ses diasporas. Enfin, ce fil conducteur résonnait avec la thématique de l'année dernière autour du temps, dans une continuité qui rejoint, selon moi, la démarche de constituer une collection.

Quelle est la thématique choisie et quels en sont les temps forts?

La thématique retenue permet d'impulser les temps forts et d'articuler les tables rondes, les cartes blanches et l'exposition. Cette année, j'ai choisi la notion de mouvement et de geste qu'elle induit, permettant de renouveler avec un grand nombre de performances qui seront proposées tout au long de la foire, à un rythme quotidien.

Autres temps forts: Nous poursuivons les cartes blanches avec, d'une part, l'installation monumentale dans la Nef de la Grande Halle de l'artiste malien **Abdoulaye Konaté**, représenté par la Galerie 38 (Casablanca) et, d'autre part, l'installation de l'artiste **Nnenna Okore** (October Gallery, Londres), au sein de l'espace des Rencontres. Deux tables rondes sont consacrées aux cartes blanches, animées d'une part par Claire Staebler, directrice du Frac Pays de la Loire, autour de **Nnenna Okore**, et moi-même, autour d'**Abdoulaye Konaté**. D'autres échanges sont prévus avec notamment Seloua Luste Boulbina autour du vidéaste **David Gumbs**, ou de l'artiste performeuse **Annabel Guérédrat**.



**ENTRETIENS** 

Maurice Mbikayi, Combattant, 2016, @Maurice Mbikayi, Courtesy ARTCC Gallery



Gosette Lubondo *Dernière célébration*, ©Courtesy Angalia Galerie

AKAA Art & Design Fair
Du 21 au 23 octobre

Carreau du Temple 4 rue Eugène Spuller, Paris 3e

# Biennale de Lyon - Manifeste de la fragilité

Depuis plus de 30 ans, Lyon invite les passionnés d'art contemporain, professionnels et amateurs, à son rendez-vous automnal pour cet évènement qui reste unique en France. Avec cette 16e Biennale, intitulée Manifesto of fragility, les commissaires Sam Bardaouil et Till Fellrath, directeurs du Hamburger Bahnhof à Berlin, ont invité plus de 80 artistes de 40 pays à exprimer leur sensibilité au monde au sein de douze lieux dans la ville au travers de trois chapitres distincts.



Sylvie Selig, Stateless, 2022, courtesy de l'artiste. Photo SF

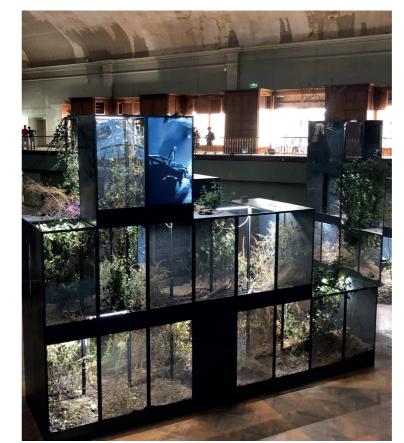
Dans un contexte actuel anxiogène dû à la crise sanitaire, aux changements climatiques et aux guerres, que peut proposer une nouvelle Biennale ? Depuis plus de 2 ans, les curateurs ont développé une recherche selon deux axes, géographique et temporel, puisque la fragilité pour eux est inhérente à notre planète et à l'humanité depuis la nuit des temps. Ils ont alors découvert un lien entre Lyon et Beyrouth avec notamment l'histoire de la soierie.

Le voyage commence au 3e étage du MAC Lyon, sous le titre Les nombreuses vies et morts de Louise Brunet, avec la figure emblématique de la fileuse de soie lyonnaise, ayant fui au Liban où elle intègre une usine de soie délocalisée, après avoir été emprisonnée à Lyon suite à sa participation à la révolte des Canuts de 1834. Cette fragilité personnelle se retrouve en creux dans d'autres histoires d'individus qui ont lutté au cours des siècles. La présentation très dense rassemble des œuvres couvrant deux millénaires, empruntées notamment au musée des Beaux-arts, des Confluences ou de Fourvière, en dialogue avec des pièces contemporaines présentant souffrances résistances ou résiliences à travers le prisme du corps, de la race, du genre et du travail. De cette référence à une micro-histoire, élargissons le champ de réflexion à la ville de Beyrouth et sa communauté d'artistes, penseurs et activistes dans l'effervescente période des années 60. Beyrouth et les Golden Sixties est un vaste panorama avec

34 artistes et des documents d'archive dans une scénographie « non finie » où les œuvres sont accrochées à des clôtures de chantier en bois. La dernière section au 1er étage, consacrée à la transmission des récits, à notre vulnérabilité mais aussi à la capacité de résilience et persévérance des artistes, s'ouvre sur deux propositions de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. La première installation vidéo circulaire montre les enregistrements des caméras de surveillance dans un musée détruit lors de l'explosion du 4 aout 2020. La deuxième rend compte de ce moment de bascule, avec la présentation des écrits évoquant le mythe d'Orphée et Eurydice, où la tête d'Orphée décapitée continue de chanter. Terminons ce parcours avec Simone Fattal et Huguette Caland et leurs toiles aux couleurs pastel où persistent toutefois des traces de leurs souffrances. Elles y expriment l'attachement à leur pays malgré un éloignement nécessaire.

Mais la Biennale s'inspire également de l'histoire de Lyon et investit des bâtiments emblématiques de la ville donnant ainsi l'opportunité aux artistes de dialoguer avec des architectures et collections variées. Depuis Beyrouth, elle s'ouvre sur le monde avec le chapitre Un monde d'une promesse infinie dans l'ancienne usine Fagor - Brandt qui accueille le principal site de la biennale, malheureusement pour la dernière fois. L'architecture particulière et l'immensité de l'endroit se prêtent aux propositions des artistes qui nous invitent à pénétrer dans des installations monumentales. Lucia Tallova nous rappelle combien nos souvenirs sont fragiles. Elle compose un paysage mental, au croisement de la mémoire privée et collective, dans





Ugo Schiavi, Grafted Memory System, 2022, Courtesy de l'artiste. Photo SF

une structure évoquant les montagnes de la Slovaquie, son pays d'origine.

Pedro Gomez-Egana nous suggère de repenser les espaces domestiques de nos vies nouvellement imprégnées par la technologie. Lucy McRae envisage l'avenir de l'évolution humaine dans une vidéo futuriste où son avatar se déplace dans des chambres sensorielles. La doyenne Sylvie Selig, dont les œuvres irriguent différents lieux, a développé ici une huile sur toile mesurant 50 mètres de long, féérique et troublante, poétique et cruelle, retraçant l'histoire d'une jeune réfugiée que les autorités tentent de renvoyer. Avec un labyrinthe de miroirs où le visiteur est confronté aux images réelles ou fictives et à son propre reflet, Aurélie Pétrel tisse subtilement des liens entre Lyon et Beyrouth, suite à une enquête menée sur la vie d'une lyonnaise partie au Liban en 1958. Nicolas Daubanes a reconstitué la salle du tribunal des forces armées de Lyon où ont été condamnés les insoumis de la guerre d'Algérie.

Dans des halles bien distinctes, Daniel Otero Torres imagine un univers peuplé de personnages étrangement enlacés montrant les nouvelles stratégies de résistance en réponse à l'évocation du « Monumento A Los Heroes », lieu de protestations à Bogotá. Hans Op de Beeck a imaginé un espace communautaire qui se serait vidé de toute présence humaine puis aurait été recouvert par la cendre suite à l'échec d'un rêve de vie partagée.

Annika Kahrs interroge les codes liés à la musique. Dans une église abandonnée de la Croix-Rousse, elle a invité chanteurs et charpentiers à performer. Les chants des canuts sont en accord parfait avec les claquements des outils.

Dans le magnifique musée gallo-romain, situé à l'emplacement de la ville romaine Lugdunum sur la colline de Fourvière, de très beaux dialogues de plusieurs artistes s'instaurent avec les pièces antiques. Jean Claracq mélange les styles dans ses tableaux évoquant des affiches lacérées prenant pour référence les écrits du père de la propagande Edward Barneys. Toyin Ojid Odutola entremêle histoires fictives et réelles.

Le musée Guimet, abritant les collections d'histoire naturelle avant d'être fermé en 2007, accueille une vingtaine d'artistes. Clément Cogitore rend hommage au carnaval de Bâle. Nadine Labaki et Khaled Mouzaner témoignent de la brutalité de la guerre au Liban dans un film d'animation. Dans la pièce principale, **Ugo Schiavi** a construit une « archéologie du futur », vision d'un monde post-numérique où la végétation recouvre les traces de notre civilisation dans des vitrines imaginées par l'artiste. Tarik **Kiswanson** propose une forme de régénération de la condition humaine, avec des chrysalides en lévitation d'un blanc immaculé. Les représentations féminines et langoureuses de Lucile Boiron ont envahi les armoires vitrées tout en débordant des cadres impartis.

La Biennale s'étend sur toute la métropole avec plusieurs projets dont Veduta qui propose des interventions d'artistes en lien avec les habitants, Jeune Création Internationale à l'IAC de Villeurbanne, l'URDLA, le couvent de la Tourette et son artiste invité Giuseppe Penone...

Ce manifeste écrit à plusieurs voix nous invite à méditer sur la vulnérabilité de l'être vivant et à la précarité de la planète afin de tendre vers une résilience collective.

**Sylvie Fontaine** 

16e Biennale d'art contemporain de Lyon Manifesto of fragility Jusqu'au 31 Décembre 2022

Daniel Otero Torres, A Los Héroes, 2022, Photo S



# VINCENT LAVAL STERE du 16 septembre au 11 décembre 2022



Maison des Arts 11 Rue de Bagneux 92320 Châtillon



maisondesarts-chatillon.fr avec la collaboration de la Galerie Sono